



HAL
open science

Pratiques de l'espace urbain par les jeunes en situation de précarité dans trois “ quartiers ” d'Istanbul Un “ repli ” à considérer selon l'histoire résidentielle ?

Joël Meissonnier

► To cite this version:

Joël Meissonnier. Pratiques de l'espace urbain par les jeunes en situation de précarité dans trois “ quartiers ” d'Istanbul Un “ repli ” à considérer selon l'histoire résidentielle ?. Philippe Gerber, Samuel Carpentier (éds.), 2013, Mobilités et modes de vie ; vers une recomposition de l'habiter, Actes du colloque MSFS, Luxembourg, 26-28 mars 2009, Rennes, PUR., , pp. 89-112., 2013, 9782753522497. 10.4000/books.pur.34471 . halshs-01778150

HAL Id: halshs-01778150

<https://shs.hal.science/halshs-01778150>

Submitted on 25 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pratiques de l'espace urbain par les jeunes en situation de précarité dans trois « quartiers » d'Istanbul

Un « repli » à considérer selon l'histoire résidentielle ?

Joël MEISSONNIER

À l'issue d'une recherche sociologique et anthropologique – à la fois quantitative et qualitative – menée par une équipe franco-turque¹ du printemps 2007 à l'hiver 2008 au sein du laboratoire de sociologie de l'université francophone Galatasaray à Istanbul, cette contribution tente de saisir les pratiques socio-spatiales de jeunes Stambouliotes en situation précaire dans trois « quartiers »² populaires de la mégapole, l'un étant situé dans l'hyper-centre, le second en moyenne périphérie, et le troisième en lointaine périphérie.

Précisions préliminaires

Il est des recherches conçues et pensées pour circonscrire un champ peu exploré et répondre à des problématiques particulières dont les résultats, de façon inattendue, viennent alimenter des débats sans lien évident ou relevant d'un autre champ. La recherche dont il est question avait l'ambition initiale de mieux comprendre l'usage des temps libres des jeunes vivant dans des quartiers populaires d'Istanbul en vue d'évaluer les modalités d'appropriation de l'espace d'une part, la pénétration et l'usage des nouvelles technologies d'autre part. L'origine de notre questionnement tient au fait que si la jeunesse aisée d'Istanbul se met volontiers en scène, les jeunes populaires, quant à elles, paraissent curieusement transparentes. À titre d'exemple, la pratique du « tag », même si elle se répand vite, est encore une forme d'expression largement transgressive, rare et marginale. Le lien entre mobilité quotidienne et mobilité résidentielle que cet article suggère n'est donc apparu qu'en filigrane et de manière fortuite. Dans la mesure où l'enquête n'avait pas été conçue pour comprendre ce lien, la réception des résultats doit se faire en gardant à l'esprit cette limite inhérente à la construction du corpus des données sur lesquels ils s'appuient. Tel est le prix, mais aussi le bénéfice, d'une étude exploratoire (sans modèle théorique fort) privilégiant une approche inductive plutôt qu'hypothético-déductive.

Jeunesse et mobilité quotidienne : des données problématiques

Notre enquête s'est focalisée sur les jeunes défavorisées (de 15 à 25 ans³) dans trois territoires stambouliotes distincts. La difficulté à constituer des échantillons tout à fait représentatifs (et totalement aléatoires) dans le contexte de « quartiers » mal délimités et de populations plus ou moins en transit nous a amené à compléter l'approche quantitative de nos trois populations par des investigations qualitatives. Ainsi, l'enquête quantitative a été menée auprès d'un échantillon de 520 jeunes garçons et filles (à parts égales) recrutés de manières

¹ Recherche financée par l'institut turc de la recherche nationale (TÜBİTAK). Autres chercheurs impliqués : Ali Ergur, Jean-François Pérouse, Ilknur Kurşunluğil, Hakan Yücel.

² Nous utilisons indifféremment la notion de territoire et de « quartier » (entre guillemets). En effet, il faut avoir à l'esprit que les délimitations des zones étudiées n'ont pas (ou plus) de réalité administrative. La désignation de ces espaces est d'abord vernaculaire. Elle n'est donc pas neutre d'un point de vue identitaire et/ou symbolique.

³ 15 ans est l'âge où se termine la scolarité obligatoire. 25 ans correspond à l'âge où la très grande majorité des jeunes Turcs ont terminé leurs études.

diverses⁴. En outre, nous avons procédé à des animations de groupe de 8 à 10 jeunes parfois de même sexe, parfois mixtes. A cette occasion, nous avons également demandé aux jeunes de nous dessiner à main levée l'Istanbul qu'ils avaient en tête (qu'ils pratiquaient, parcouraient, imaginaient) ainsi que leur « quartier ». A chaque fois, nous nous sommes attachés à ce qu'ils nous figurent les limites, les lieux-repères (familiers ou « idéaux »), les itinéraires et les valeurs attachées à tel ou tel ensemble. L'objectif était de fixer sur papier les « cartes mentales » de leurs « quartiers » ainsi que celles d'Istanbul et partant, de disposer d'un moyen de recouper discours et pratiques de l'espace urbain à deux échelles différentes d'une part, d'accéder au niveau relativement abstrait de l'imaginaire spatial d'autre part, par l'expression des représentations sociales que la mégapole suscite.

Une assertion communément avancée considère que les mobilités adolescentes et/ou jeunes seraient la résultante du désir, bien qu'ambigu, de se mouvoir dans l'espace urbain pour s'émanciper des liens familiaux, pour fuir le domicile et pour s'approprier l'espace public. On peut mentionner, à cet égard, les propos de Erik Erikson (1972)⁵ qui prétend que l'adolescence se caractérise par un « incoercible désir de locomotion » que celui-ci s'exprime dans le fait général « d'être en route », de « courir après quelque chose » ou de « foncer en tous sens ». Notre contribution montre, au contraire, que les jeunes populaires stambouliotes étudiées présentent en fait des niveaux de mobilité fort limités et des horizons spatiaux étonnamment restreints. C'est là le fondement de notre problématique. Quelles hypothèses peuvent être avancées pour comprendre cet étonnant résultat ?

Si les hypothèses en termes d'inégalités de capitaux (inégalités sociales, économiques ou de « potentiels de déplacement ») nous sembleront d'abord les plus évidentes à solliciter, les données dont nous disposons nous amèneront à en douter. Dans le cas présent, elles nous invitent à nous interroger sur l'histoire résidentielle des jeunes. Dans quelle mesure n'explique-t-elle pas mieux les formes de « repli » observées chez les jeunes précaires ?

Trois territoires différemment accessibles

La mégapole d'Istanbul est un exemple de compromis entre le modèle d'agglomérations urbaines en zones concentriques (Burgess, 1967) dans lequel les quartiers de relégation sont centraux (loop 1) et le modèle d'agglomérations urbaines repoussant vers l'extérieur, en « banlieues » périphériques, les populations indésirables. En effet, si les « beaux quartiers » de *Teşvikiye* (sur la rive européenne) ou *Moda* (sur la rive asiatique) tirent parti positivement de leur accessibilité du fait de leur centralité, ils côtoient des territoires beaucoup plus populaires (*Pangalti*, *Üsküdar*) pour lesquels la centralité est synonyme de porte d'entrée des populations poussées à l'exode en « jungle » urbaine. De même, en lointaine périphérie stambouliote, l'habitat précaire autoconstruit, signe visible d'une relégation spatiale, côtoie

⁴ La prise de contact avec les jeunes s'est faite partiellement par le biais des centres culturels, des centres sociaux, des maires de quartiers, des communautés religieuses. Et d'autres ont simplement été croisés dans la rue.

⁵ Cité par Marc Breviglieri (2007), qui ajoute, pour sa part : « A la dialectique du monde proximal habité et de l'espace probatoire du domaine public correspond une expérience forte de la mobilité située entre les deux pôles [de registres émotionnels que sont la crainte de l'arrachement et l'engouement de l'affranchissement]. Mobilité relative à la prise de distance d'un monde habité déjà là (plus ou moins appréciable) et mobilité relative à la force d'attraction d'un monde public qui s'offre comme horizon (plus ou moins réalisable). (...) L'adolescence est bien un « âge » où la mobilité, associée à des oscillations remarquables de l'état affectif, est une problématique cruciale et s'affirme comme un point de repère identitaire essentiel ». (p. 25-26)

souvent des citées privées sécurisées. Ces territoires récents tirent parti positivement de leur éloignement au centre en faisant valoir une qualité de vie supérieure et une relative proximité de la nature s'appuyant évidemment sur la motorisation croissante des classes moyenne et supérieure (Paton, 2007). La répartition spatiale des populations à Istanbul peut donc se comprendre dans une tension entre la nécessité logistique d'accéder et l'intention idéalisée de fuir. Par conséquent, à Istanbul, on identifie des zones d'habitat précaire autant au cœur des « centres » qu'en lointaine périphérie.

Nous nous sommes intéressés à des jeunes résidant à *İstasyon Mahallesi* (territoire situé en grande périphérie), à *Gazi* (en moyenne périphérie) et à *Tarlabası* (une poche de précarité du principal hypercentre de la rive européenne). Le choix de nos trois terrains est lié à la stigmatisation récurrente dont ces « quartiers » font l'objet, dans la presse notamment, où on les associe à des zones de non-droit. Ils relèvent, de fait, de programmes municipaux de « régénération urbaine ». Ils ont en commun d'être victimes de l'opprobre associée à leurs toponymes.

Figure 1 : localisation des quartiers étudiés



Tarlabası est un territoire hyper-central de 20 000 habitants (recensement 2000) situé sur un coteau escarpé en contre-bas de la place *Taksim*. Il est doté d'une excellente accessibilité à l'ensemble de la ville. L'offre des transports en commun est pléthorique : plusieurs dizaines de lignes de bus, un flot incessant de taxis, plusieurs lignes de taxis collectifs opérationnelles 24/24h, une bonne desserte des deux aéroports par navettes régulières, un funiculaire pour accéder en quelques secondes aux liaisons maritimes de l'échelle de *Kabataş*, une station de métro. En outre, une ligne de métro aérien passant au pied de *Tarlabası* est actuellement à

l'étude. *Taksim* est l'une des plus importantes centralités symboliques et plates-formes d'échange multimodales de la ville.

Gazi est un territoire de 30 000 habitants (recensement de 2000) situé en moyenne périphérie ouest, cerné par le périphérique, une carrière et la retenue du barrage d'*Alibeyköy*. Il est assez bien desservi par les transports en commun : plusieurs lignes de bus le relient à différents centres d'importance (*Taksim*, *Eminönü*). Plusieurs lignes de minibus assurent une desserte plus fine vers des centres secondaires.

İstasyon Mahallesi est un « quartier » dont la population croît au rythme soutenu d'emménagement dans des logements nouvellement construits (2007-2008). Il est situé à 15 minutes de marche de la dernière station de train de banlieue au sud-ouest de la péninsule européenne. Ce territoire n'est relié qu'à des centres urbains secondaires par deux lignes de bus et deux lignes de minibus mais pas aux plateformes multimodales de la rive européenne que sont *Taksim*, *Eminönü* ou *Mecidiyeköy/Levent*.

Une même envergure limitée des explorations urbaines des jeunes

Istanbul présente des spécialisations fonctionnelles de l'espace fortes : à chaque « quartier » sa fonction économique principale, son histoire et son identité propre, et souvent, sa catégorie sociale de résidents ; mais il y a aussi une faible hiérarchisation spatiale de ces « quartiers » puisque le clivage classique centre-périphérie n'opère guère. A l'échelle métropolitaine, il n'y a pas de polarisation géographique franche des populations selon leurs niveaux socio-économiques.

Incontestablement, cependant, l'accessibilité au reste de la mégapole est rendue plus facile à proximité des centres, alors qu'elle est rendue plus difficile en périphérie. La possibilité de se déplacer est inégalement distribuée selon qu'on réside dans le centre (où les réseaux et infrastructures de transport sont pléthoriques et multidirectionnels) ou dans la périphérie (où ces réseaux et infrastructures sont plus rares et davantage radioconcentriques).

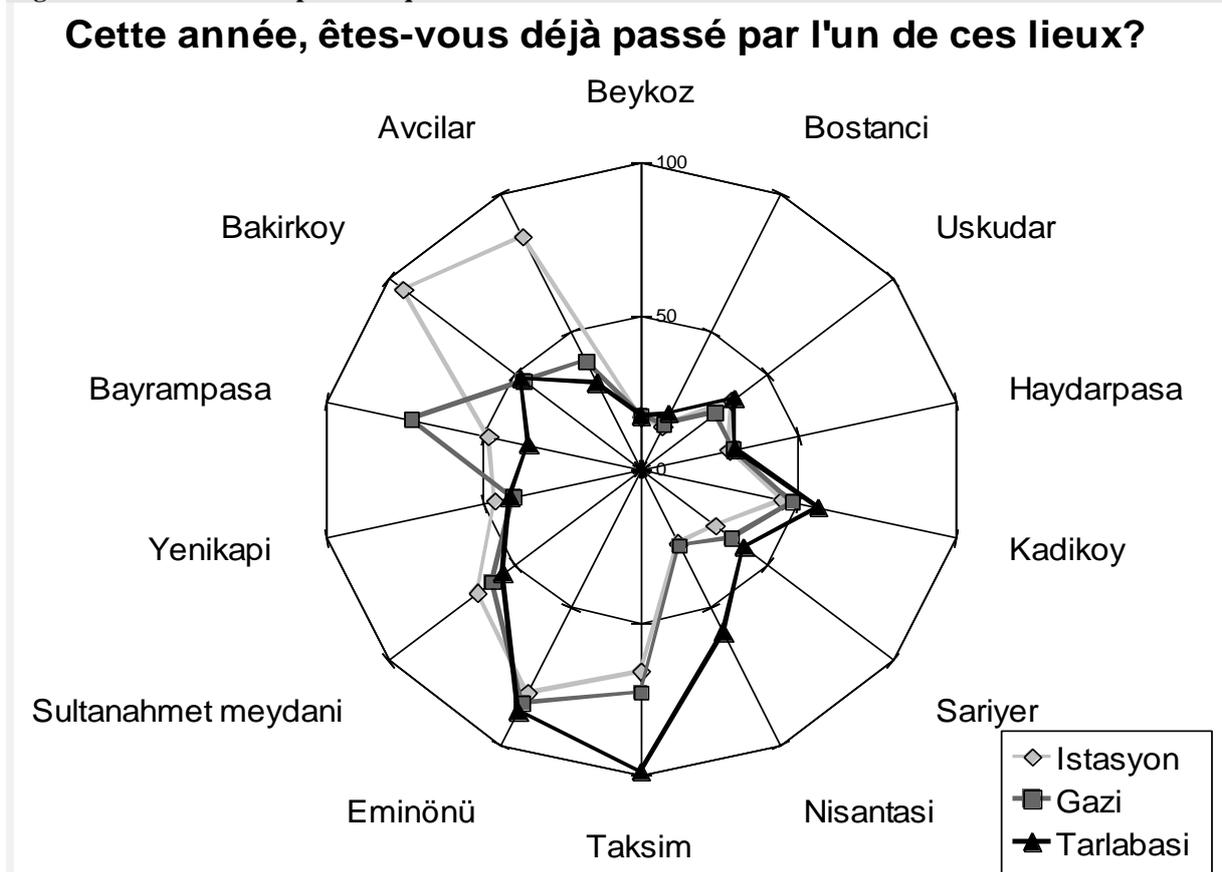
Nous avons donc d'un côté une population de jeunes vivant dans l'hypercentre dotée d'un potentiel d'accès à la ville exceptionnel. De l'autre, des populations de jeunes vivant dans des périphéries plus ou moins lointaines dotées de ressources plus faibles voire très faibles en termes d'accessibilité. Potentiellement donc, les jeunes du centre sont nettement privilégiés par rapport à leurs homologues vivant en périphéries. Pourtant, il est surprenant de constater que la réalité des mobilités ne semble pas si différente.

Istanbul est une mosaïque d'anciens villages⁶ ; villages devenus des carrefours dans l'espace urbanisé. Dans l'enquête quantitative, quatorze de ces carrefours (très communément connus et utilisés comme des repères utiles à l'orientation spatiale), disséminés dans l'espace urbanisé, ont été choisis (**figure 1**). En demandant aux jeunes s'ils avaient fréquenté ces carrefours une fois au moins dans l'année, nous avons pu construire un outil simple permettant d'estimer l'envergure des territoires fréquentés par les jeunes des trois « quartiers » étudiés. Le carrefour de *Bayrampaşa* a été choisi parce qu'il est situé à égale distance des trois « quartiers » étudiés. En outre, il s'agit de la principale porte de sortie vers l'Anatolie (gare routière). *Sarıyer* et *Beykoz* ont été choisis pour être des carrefours « éloignés » situés aux confins du Bosphore, ils nous servent de référents, en tant que lieux dont la fréquentation

⁶ Comme de nombreux toponymes portant le suffixe *köy* (village) le rappellent.

est nécessairement marginale. Les onze autres carrefours (répartis sur la rive européenne et la rive asiatique) constituent d'incontournables centralités que l'on traverse lorsqu'on se déplace. Les jeunes pouvaient dire avoir fréquenté, sans limite, de 0 à 14 de ces carrefours dans l'année. La surface des polygones du graphique « radar » obtenu (exprimé en pourcentage de réponses positives pour chacune des propositions prises isolément) peut donc être comprise comme un indicateur d'étendue du connu, comme une mesure de la portée spatiale de l'espace urbain fréquenté par les jeunes (figure 2).

Figure 2 : Étendue des espaces fréquentés



Les polygones sont évidemment attirés par les carrefours les plus proches de chacun des trois territoires mais on constate, en premier lieu, que leurs surfaces sont singulièrement restreintes. Les carrefours situés sur la rive asiatique (Bostancı, Üsküdar, Haydarpaşa, Kadıköy) sont le plus souvent ignorés, alors même que certains (c'est le cas d'Üsküdar, de Bostancı), eux-mêmes proches de « quartiers » pauvres aux sociabilités populaires caractéristiques (autour du marché, de la mosquée ou de l'embarcadère), pourraient parfaitement constituer une destination privilégiée des jeunes des « quartiers » populaires de la rive européenne. Un premier enseignement serait donc que les trois territoires des jeunes semblent présenter une commune sociabilité par contiguïté plutôt que par connexité⁷.

A première lecture, donc, les types d'explorations urbaines et de pratiques de l'espace sont sensiblement limités. Dans les trois « quartiers », c'est plus de 30% des jeunes qui disent

⁷ Les propos recueillis en animation de groupe confirment cette faible étendue des horizons spatiaux. Pour illustrer l'étrécissement de l'horizon de certains jeunes, mentionnons le cas d'une femme de 24 ans vivant à İstasyon Mahallesi. D'après ses propos, venant confirmer sa carte mentale, Istanbul se résume à son « quartier », lui-même ramené aux « blocs » où elle habite, à un parc, à un arrêt de bus et à un chantier de centre commercial.

n'avoir pas eu l'occasion de prendre un seul mode de transport (tous modes confondus) dans la semaine (**figure 3**).

Transports	Tarlabaşı	Gazi	İstasyon Mahallesi
Aucun usage d'un mode de transport dans la semaine.	37,3	35,2	31,4
Au moins un mode de transport dans la semaine.	62,7	64,8	68,6
Total	100,0	100,0	100,0

Figure 3 : Usage des modes de transports motorisés.

Le large désintérêt des jeunes pour les mails et centres commerciaux, bien qu'il s'en ouvre chaque mois de nouveaux, est une autre illustration de cet horizon spatial limité (**figure 4**).

Où passez vous le plus de temps libre ? (hors temps scolaire ou de travail)	Tarlabaşı	Gazi	İstasyon Mahallesi
A la maison	33,3	43,5	42,5
Dans la rue	35,9	19,2	26,1
Dans les cafés	15,0	18,7	13,7
Dans les centres commerciaux	0,7	0,9	2,6
Dans les centres sociaux ou religieux, dans les maisons de jeunes ou les clubs de sport.	3,9	5,1	2,6
Pas dans un lieu particulier, circule un peu partout.	5,9	5,1	5,2
Autre : dont			
Dans les parcs et forêts	1,3	4,2	5,2
Reste	4,0	3,3	2,0
Total	100,0	100,0	100,0

Figure 4 : Localisation des temps libres.

En outre, on constate que les polygones (**figure 2**) sont de surfaces quasi-équivalentes, ce qui est inattendu quand on connaît la facilité d'accès à ces 14 carrefours depuis *Tarlabaşı* et la plus grande complexité de ces accès depuis *Gazi* ou *İstasyon Mahallesi*. Malgré des potentiels d'accès fort inégaux, on ne constate pas une plus grande étendue des explorations urbaines des jeunes vivant dans l'hypercentre.

Les explorations urbaines des jeunes rencontrés sont singulièrement limitées, y compris lorsque ceux-ci ne souffrent d'aucune difficulté d'accès aux réseaux. Ce résultat est

surprenant puisque le début de la jeunesse, ou la fin de l'adolescence, dans les pays méditerranéens, est bel et bien « un âge où la mobilité (...) est une problématique cruciale et s'affirme comme un point de repère identitaire essentiel » d'après Marc Breviglieri (2007, p. 26). C'est d'autant plus surprenant qu'en majorité, les jeunes rencontrés (les tranches d'âge les plus jeunes y compris) peuvent être considérés comme de jeunes actifs, pleinement impliqués dans le monde de l'emploi ou en recherche d'emploi (**figure 5**) ; un monde qui est, *a priori* plus que l'école, susceptible de susciter des déplacements hors du « quartier ».

Les jeunes et leur rapport au travail	Travaille (et n'est pas scolarisé).	Travaille tout en étudiant.	Ne travaille pas mais n'est pas en recherche d'emploi (essentiellement pour raison scolaire).	Se dit en recherche d'emploi.	Total
Tarlabası	40,9	12,3	30,5	16,2	100
Gazi	37,4	16,8	27,6	18,2	100
İstasyon Mahallesi	24,2	15,7	34,6	25,5	100

Figure 5 : Activités professionnelles des jeunes.

Lorsque la focale d'observation choisie est statistique, les comportements socio-spatiaux des jeunes issus des trois « quartiers » étudiés semblent présenter tous les signes d'un même repli. On peut rapprocher ces résultats de travaux étrangers comme ceux d'Eric le Breton (2005), qui ont déconstruit le processus d'assignation à résidence pouvant mener à un enfermement sur des territoires restreints des individus les plus précaires (les insulaires) dans diverses villes françaises. Dans un recueil de recherches se focalisant sur les jeunes françaises, Jean-Pierre Augustin [1998] fait aussi le constat de la relative sédentarité de certaines catégories de jeunes, souvent les moins favorisées⁸, invitant à réduire l'isolement dans lequel sont laissés leurs quartiers résidentiels. Et depuis les travaux suisses initiés par Vincent Kaufmann (2005) relatifs à la *motilité*, considérée comme une nouvelle forme de *capital*, on pense évidemment à d'éventuelles limitations propres aux populations étudiées ou aux territoires qu'ils habitent ; limitations des facteurs d'accessibilité (possibilités d'accès objectives), des facteurs de compétence (savoir-faire) et/ou des facteurs d'appropriation (expériences) des systèmes de transport. Mais comment, alors, comprendre les faibles différences de comportements de déplacement entre les trois populations alors même que leurs potentiels de déplacement sont très variables ? Le poids des déterminants sociaux serait-il plus prégnant que celui des accessibilités selon les localisations résidentielles relatives dans l'espace urbain ?

Même si, à premier examen, les pratiques socio-spatiales et expériences urbaines des jeunes apparaissent davantage déterminées par l'origine sociale⁹ que par le plus ou moins grand éloignement géographique (relativement aux centres) de la résidence dans l'espace urbain ; et même si l'approche en termes de capitaux apparaît séduisante, ces logiques interprétatives demeurent insatisfaisantes étant donné la variabilité de l'offre d'accès en

⁸ L'auteur invite les collectivités locales à en tenir compte pour mieux répondre à leurs attentes : il « semble utile de favoriser le mouvement [de ces jeunes les plus sédentaires] afin de les amener à s'approprier les espaces de la ville et à ne pas rester enfermés dans leurs lieux résidentiels » (p. 12) car « à l'évidence, les jeunes se déplacent plus souvent et plus loin » (p. 8) que les moins jeunes dans la mesure où on leur en donne les moyens.

⁹ Richard Hoggart (1990), notamment, montre que l'une des caractéristiques de la vie en milieu populaire est la fermeture du groupe domestique sur son intimité.

transports en commun. L'importante différence entre les trois territoires étudiés en terme d'accessibilité (liée, notamment, à l'offre de transport exceptionnellement abondante de *Tarlabası*), nous permet de douter de la pertinence d'une explication en termes de capitaux : offrir l'opportunité du déplacement aux jeunes en situation de précarité et de stigmatisation sociale ne constituerait pas une condition suffisante pour qu'elle soit saisie.

Notre intention n'est pas de nier les limites de *motilité* de nos populations : moindres expériences (facteurs d'appropriation), moindres savoir-faire dans la maîtrise des réseaux de transport (facteurs de compétence) et moindres accès de ces jeunes défavorisées aux modes de transport individualisés (facteurs d'accessibilité)¹⁰. Toutefois, si ces facteurs sont limitatifs, ils ne peuvent être complètement explicatifs. Une compréhension plus fine du comportement de repli s'impose en introduisant des paramètres plus contingents aux trois territoires en question.

Trois formes de repli

Si dans plusieurs contextes urbains d'Europe occidentale les jeunes issus des marges sociales recherchent à fuir le « quartier » stigmatisé¹¹, à Istanbul il semblerait que l'on soit davantage dans le repli. La fuite, c'est la lâcheté. Le repli, c'est la quête de solidarités dans l'entre-soi. Mais comprendre les modalités de ce repli suppose de comprendre le « vivre ensemble » qui fonde le territoire dans chacun de ces « quartiers ». Et sur ce point, l'apparente similitude entre les trois populations étudiées disparaît lorsqu'on choisit une focale d'observation plus réduite de la réalité sociale ; focale qui laisse entrevoir une diversité de façons de « faire » territoire.

Tarlabası : un repli sécuritaire

D'après les représentations sociales, le territoire de *Tarlabası* constitue l'archétype du bas-fond urbain infâme. Bediz Yilmaz (2006), relève des propos tirés de la presse qui associent sans nuance ce territoire à la prostitution, à la délinquance et au crime. Son histoire récente est étroitement liée à celle des migrations (tziganes, kurdes). *Tarlabası*, davantage que *Gazi* et *İstasyon Mahallesi*, est une porte d'entrée de l'exode rural et regroupe des populations ne se considérant qu'en « transit ». Il est un refuge pour des clandestins (irakiens, africains...) (Danış, Sklower, 2006) et abrite souvent des activités économiques informelles (vente ambulante) et illicites (trafic de drogue, prostitution) qui bénéficient de son excellente accessibilité.

Les jeunes de *Tarlabası* nous ont largement fait part de leurs angoisses et de leurs sentiments d'insécurité.

« Avant, même si on restait dans la rue jusqu'à 5h du matin, personne ne vous disait rien. Mais maintenant ce n'est pas le cas, ici c'est devenu indescriptible. On ne peut aller nulle part, parce qu'ils sont partout [les trafiquants de drogues], on peut pas circuler toute seule. Surtout parce qu'on est des filles, pour nous ça devient encore plus dur. » (Fille, 16 ans) « Ici

¹⁰ Par exemple, la voiture mais également le scooter n'ont qu'une place anecdotique dans les rues des « quartiers » étudiés.

¹¹ Quand on est jeune, il convient souvent de se déplacer « là où il risque de se passer quelque chose » (Chantelat *et alii*, 1998). C'est ce que Richard Sennett (1992) qualifie d'expérience de l'incertitude.

les jeunes entre 12 et 18 ans sont en danger. Dans la rue, des gens qui ont pris de la drogue t'agressent au couteau ou insultent tes amis et t'entraînent, toi aussi, dans la violence ». (Garçon, 18 ans) *Si j'entends des bruits de pas derrière moi, je me demande toujours "est-ce qu'il n'y aurait pas quelqu'un en train de me suivre ?".* (Garçon, 18 ans)

D'après la vision éclatée que la carte mentale d'un jeune homme vivant à *Tarlabaşı* révèle, on peut parler de polarisation morale : une « maison des pick-pockets et des bandes » est représentée dans un coin de la feuille, mention qui signe un marquage du territoire en fonction de sa « fréquentabilité » variable et des sources de danger qu'il recèle. Un autre jeune n'a représenté pour son « quartier » qu'une scène d'agression de rue assortie d'une scène de cambriolage, résumé spectaculaire de tout un « quartier » sous l'emprise de la seule peur : une perception biaisée par la peur, une *peurception* si l'on ose le néologisme¹².

D'une manière assez paradoxale, bien que l'on doive parler de repli sur le « quartier », l'essentiel de l'espace public du « quartier » demeure ignoré, comme déserté. A *Tarlabaşı*, l'occupation de l'espace urbain par les jeunes ne peut se comprendre que dans une dialectique intérieur/extérieur très caractéristique. La géographie de la présence policière en est significativement à l'origine. Même si la police entre dans le « quartier » occasionnellement pour une démonstration de force tournant parfois à l'expédition punitive sans grand discernement mais officiellement destinée à lutter contre un réseau de trafiquants ou un réseau de « terroristes » kurdes, on peut dire que les forces de l'ordre se tiennent à distance du cœur du « quartier » l'essentiel du temps. En revanche, leur présence est continuellement visible aux abords pour contrôler les principaux points d'accès au « quartier » : rondes effectuées par les agents de faction, véhicules postés 24/24h aux accès routiers, commissariat situé devant l'accès principal au pied duquel un char anti-émeute est perpétuellement posté. En période de tension, le dispositif est renforcé : contrôle des papiers aux accès, restriction des entrées/sorties de véhicules et survol circulaire du « quartier », la nuit, par un hélicoptère de la police qui crée la suspicion en pointant un projecteur sur l'un ou l'autre des bâtiments. *Tarlabaşı* est en permanence doté d'une ceinture policière participant à réifier une frontière dont seule la vétusté du bâti serait le signe visible sinon.

Ce qui apparaît à l'échelle statistique comme un manque d'ouverture sur le reste de la mégapole est, en réalité, un repli quasi-domestique ponctué d'expéditions à l'extérieur du « quartier » mais dans l'immédiate proximité. Alors que la plupart des jeunes se replie sur leur rue, une minorité se risque à franchir la frontière, à passer dans les abords proches, mais néanmoins extérieurs, révélant un clivage de genre [Doğuç, Meissonnier, 2009]. En effet, la dégradation du sentiment de sécurité d'une part, la pression policière d'autre part, altèrent les possibilités d'investir l'espace public par les jeunes. Et dans ces conditions, nombre d'entre eux - dont une part significative de filles - se voient contraints à un repli sur les territoires du « très proche »¹³, sur l'espace de la rue.

« Dans le quartier, à l'exception de ma rue, il peut partout se passer des choses ; rien qu'en marchant » (Fille, 16 ans) *« Dans le quartier, je me sens à l'aise seulement dans notre rue. Dans les autres rues du quartier, je suis inquiet et nerveux. En marchant dans la rue, il faut toujours être vigilant, comme si quelque chose va vous arriver. »* (Garçon, 18 ans) *« [...mais*

¹² C'est à Jean-François Pérouse qu'on le doit.

¹³ C'est une attitude qui a fort bien été décrite ailleurs (dans le contexte migratoire notamment) et qui semble caractériser les populations dont la légitimité n'est pas assise. « De la même façon qu'ils se reconnaissent souvent d'un quartier avant d'être d'une ville, il semble que les jeunes aient besoin d'être d'une rue avant d'être d'un quartier », écrit Bernard Vrignon (1998).

dans ma rue] nous avons plein de connaissances. S'il m'arrivait quoi que ce soit, il y aurait tout de suite plein de personnes pour m'aider ». (Garçon, 19 ans).

On assiste donc à un mouvement de repli sur les espaces les mieux maîtrisés, dans l'entre-soi des voisins connus (**figure 6**).

Figure 6 – Une rue de Tarlabası



L'alternative – davantage masculine – consiste en des expéditions en groupes dans l'environnement proche, dans l'anonymat des « quartiers » sécurisés. Un jeune homme dit : « *Si je veux de l'animation, je n'ai qu'à monter à Taksim qui se situe à dix pas de là et sur l'avenue [piétonne] İstiklal, j'ai toute l'animation que je veux* ».

Les jeunes de *Tarlabası* ne ressentent pas le besoin d'aller plus loin dans l'espace urbain puisqu'ils côtoient déjà « le monde ». De toute part ils sont entourés de hauts-lieux¹⁴ : touristiques, symboliques, historiques, économiques et commerciaux. Ils ne ressentent donc pas le besoin de se rendre nulle part, leur place est déjà au cœur de la cité et ils le savent. Les comportements socio-spatiaux se contractent donc autour du domicile d'une part, et en proche périphérie du « quartier » sinon, comme en attestent l'étendue très limitée (aux alentours de *Taksim*) des quelques graffitis que signent les jeunes de *Tarlabası*.

¹⁴ Selon la définition qu'en font Pascal Chantelat, Michel Fodimbi et Jean Camy, (1998) se diriger vers des 'hauts-lieux' est l'occasion d'un déplacement extraordinaire, d'une aventure (au sens de Simmel) de l'expérience de l'altérité et de l'incertitude des mondes (Sennett, 1992). On passe d'un temps ordinaire à un temps extra-ordinaire, d'un temps routinier à un temps où l'histoire peut commencer parce qu'on se situe là ou il peut se passer quelque chose.

Ainsi, à *Tarlabası*, les jeunes prennent l'option du repli défensif sur l'intérieur proche ou l'extérieur proche. Le « bouclage » du « quartier » par les forces de l'ordre d'une part, l'insécurité d'autre part, les oblige à prendre parti, à choisir clairement entre intérieur et extérieur dans la mesure où toute déambulation dans le « quartier » occasionne une prise de risque. Mais que se soit sur l'intérieur proche ou l'extérieur proche, il s'agit toujours d'une forme de repli.

Gazi : un repli fondateur

Le récent redécoupage administratif du « quartier » en cinq entités plus petites tient de la division pour mieux régner. En effet, *Gazi* est l'archétype de la « zone » réputée rebelle. La presse le stigmatise en le ramenant, alternativement, à un « quartier » alévi (Yücel, 2005), à un repère de « gauchistes » ou à une zone kurde.

A l'origine de l'image négative que *Gazi* véhicule, il y a les « événements » de mars 1995 : un soulèvement populaire aux circonstances mal élucidées (il y aurait eu des provocations policières) aboutissant au saccage du commissariat et à l'incendie de plusieurs autobus se soldant par 17 morts. Aujourd'hui encore, une route large et neuve encercle *Gazi* (et participe à sa définition spatiale) pour permettre la rotation des chars anti-émeute.

Des travaux de recherche déjà publiés (Pérouse, 2004 ; Yücel, 2005) montrent que le « quartier » a été peuplé par une mosaïque de populations issues des vagues de migration successives : les bulgares musulmans dans les années 1950-60, l'exode rural des pontiques puis des centre-anatoliens dans les années 1970-85. Loin de l'image d'un « quartier » miséreux, l'habitat autoconstruit et les rues en terre battue des débuts ont laissé place à des immeubles plus haut (3 à 6 étages) desservis par une voirie goudronnée et reliés aux réseaux d'eau, de téléphone, d'électricité et parfois de gaz naturel. Le « quartier » ne se distingue guère des autres si ce n'est par quelques rues sans nom (mais numérotées) et par l'impression générale d'inachevé (plusieurs bâtiments n'ont que les fondations, d'autres attendent un toit et les sacs de ciment font partie intégrante du décor).

Si la situation n'est plus aussi violente aujourd'hui, les jeunes rapportent qu'ils n'ont toujours pas réussi à se défaire du stigmate : « *Les taxis nous laissent encore à l'entrée du quartier. Ils disent qu'à Gazi, il y a des émeutes.* » (Fille, 17 ans) Mais à *Gazi*, contrairement à toutes les stigmatisations et autres perceptions misérabilistes forgées de l'extérieur qui s'y projettent, bon nombre de jeunes sont globalement satisfaits de leur environnement dont ils s'accommodent et qu'ils savent négocier pour rendre vivable. Comme l'écrit une jeune en marge de sa carte mentale : « Le quartier de *Gazi*, c'est comme une petite ville, on peut l'appeler comme 'petite Istanbul'. C'est un endroit où tous types de gens cohabitent en harmonie... » (Garçon, 16 ans)

Malgré le stigmate qu'il porte, le « quartier » de *Gazi* semble être différent par la stabilité relative de ses résidents qui lui donnent les attributs d'une communauté de village où les gens se connaissent et se confient, où règne la solidarité et l'entraide, et où l'espace public est ouvert aux filles autant qu'aux garçons. Ici, les jeunes ont déclaré pendant les entretiens, que cela ne causait pas de problème de se promener dans les rues.

« En fait, nous pensons qu'ici c'est un des endroits où l'amitié est forte. Comme il n'y a pas de pression sur les jeunes, on peut par exemple aller à un café sans aucun problème avec des

amis. » (Garçon, 19 ans) « Ici, personne ne vous regarde de travers. Si un garçon et une fille bavardent dans la rue, personne n'en pense de mauvaises choses. Si c'était un autre quartier, les jeunes auraient du souci à se faire, mais ici ce n'est pas le cas. » (Fille, 22 ans)

Et contrairement à *Tarlabaşı*, les jeunes filles de *Gazi* utilisent plus fréquemment que les garçons un mode de transport motorisé (**figure 7**).

Figure 7 : mobilité selon le sexe

Transports	<i>Tarlabaşı</i> - Filles	<i>Tarlabaşı</i> - Garçons	<i>Gazi</i> - Filles	<i>Gazi</i> - Garçons	<i>Istasyon Mahallesi</i> - Filles	<i>Istasyon Mahallesi</i> - Garçons
Aucun mode de transport dans la semaine	49,3	25,9	28,8	43,2	39,2	25,7
Au moins un mode de transport dans la semaine	50,7	74,1	71,2	56,8	60,8	74,3
Total	100	100	100	100	100	100

Si les jeunes sortent rarement très loin hors de leur « quartier », ils ne s'empêchent pas de le faire, de même qu'ils aiment inviter leurs amis à venir découvrir le vrai visage de *Gazi*.

« J'invite mes amis ici pour leur montrer le quartier, pour qu'ils pensent différemment. Ils imaginent qu'il y a toujours des événements, que les gens se tuent. Ils pensent qu'ici c'est le Texas, comme dans les films. » (Garçon, 20 ans) « Parfois nos amis viennent ici. Quand ils voient l'atmosphère du quartier, ils sont très étonnés et ils aiment beaucoup le quartier. » (Garçon, 22 ans)

Loin de toute chasse aux sorcières, les jeunes utilisent la figure indéterminée de l'Autre (un individu toujours isolé et sans appartenance communautaire claire) pour désigner les responsables des troubles de 1995. Aucune communauté en particulier n'est montrée du doigt : *« ce ne sont pas les jeunes du quartier, ils viennent d'ailleurs »*, prétend un jeune homme. Les soulèvements et agressions que l'on nomme pudiquement « événement » ou « manifestation » se sont toujours déroulées « là-bas », « plus loin » et sont « du passé ». Ils semblent refoulés par beaucoup et méconnus par ceux qui étaient trop jeunes pour y avoir pris part. Manifestement, les nouvelles générations veulent tourner la page.

Le repli spatial observé à *Gazi* est, par conséquent, d'un tout autre ordre qu'à *Tarlabaşı*. Il est une réaction d'honneur et de fierté directement liée à un stigmate auxquels les jeunes aimeraient bien tordre le cou. Partant, le repli constaté est fondateur du « vivre ensemble », il est au cœur d'une amélioration de l'image du « nous », d'une reconstruction identitaire.

Istasyon Mahallesi : un repli communautaire

Le « quartier » d'*Istasyon Mahallesi* est loin d'être monolithique. Le caractère multipolaire de ce territoire permet d'en retracer l'histoire. Le centre « ancien », adossé à la mairie et au parc, date des années 1950-60. Ce noyau d'urbanisation peut être clairement associé à l'immigration de Bulgares et ex-yougoslaves. Deux autres ensembles datent des années 1980 et peuvent être associés à une vague d'immigration en provenance des rives de la Mer Noire. Ces différents ensembles étaient clairement séparés par des terres agricoles jusqu'à une époque très récente. Ils ont été réunis, de fait, par un bâti d'un tout autre genre, venant occuper les interstices laissés libres.

Sis sur le lieu-dit *Bezirganbahçe*, ce nouveau bâti (achevé en 2007) est fait d'une quarantaine de tours résidentielles (13 étages) à loyer modéré (**figure 8**).

Figure 8 – Les logements sociaux de *Bezirganbahçe*



C'est dans ces tours qu'ont été relogés (sous la contrainte souvent) des migrants issus de l'exode rural qui vivaient dans des bidonvilles autoconstruits (*gecekondu*) – à *Ayazma* en particulier – détruits par les autorités municipales dans le cadre d'une politique de régénération urbaine (**figure 9**)

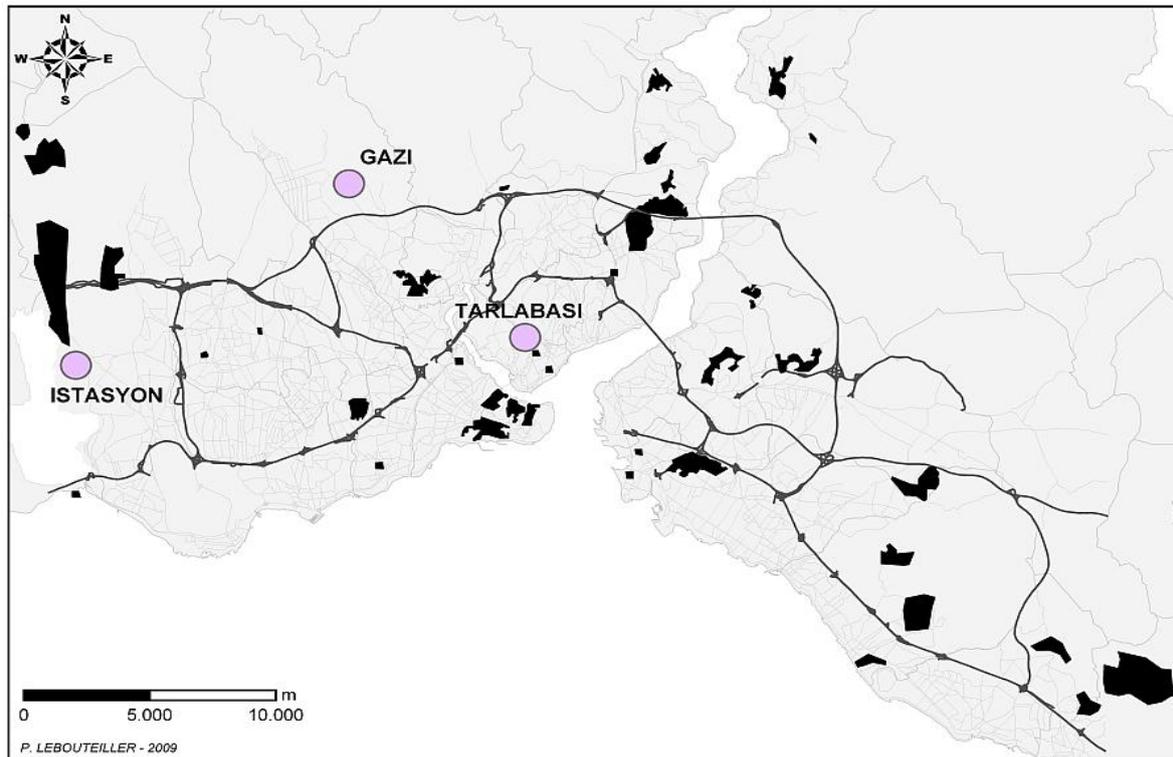


Figure 9 – Les zones concernées par la politique de régénération urbaine.

A *İstasyon Mahallesi*, la cité de béton et ses nouveaux résidents sont clairement montrés du doigt par les habitants de plus longue date. Par exemple, un ancien résident parle du nombre important des nouveaux résidents, qu'il associe de manière indifférenciée et méprisante à des Kurdes. « *Ça sent mauvais, on ne préfère pas y aller* », explique un jeune homme qui commente les questions qui lui sont posées dans le cadre de l'enquête quantitative. Un de ses amis explique : « *La population a beaucoup changé. Le jour des élections, il y avait des rixes dans les rues entre les bandes du MHP [parti ultra-nationaliste et raciste] et celles du DTP [parti pro-kurde]* ».

Parfois, les anciens résidents disent avoir été victimes de vols et sans hésiter, désignent les nouveaux venus comme responsables. Il semble donc qu'on assiste à une fragmentation sociale au sein même du « quartier ». Des frontières s'érigent peu à peu dans le tissu social et paraissent chaque jour plus difficiles à dépasser. Selon l'heure de la journée et selon le niveau des tensions politiques nationales, le parc (en retrait de tous les territoires, à proximité de la mairie et surtout, dans une position géographique neutre parce qu'aussi proche de *Bezirganbahçe* que des centres anciens) semble être alternativement le lieu des rencontres et celui des affrontements.

Si les anciens résidents ne mettent généralement pas les pieds à *Bezirganbahçe* et préfèrent contourner la cité que la traverser, l'inverse est moins vrai. Faute de commerce et de services publics à proximité, les résidents de la cité sont amenés à fréquenter régulièrement les anciens centres, ne serait-ce que pour s'approvisionner. C'est notamment le cas le jour du marché, où ils passent un peu plus facilement inaperçus dans le centre « ancien ».

Nos entretiens au pied de ces logements sociaux confirment que les habitants se sentent stigmatisés pour leurs origines ethnique et/ou régionale. Ils mettent en évidence le degré d'isolement vécu par les jeunes en raison de l'exclusion dont ils font l'objet de la part des anciens résidents. La cité de *Bezirganbahçe* souffrant d'un manque d'infrastructure et

d'aménités culturelles et sportives donne l'image d'un espace urbain incongru, posé là par hasard. Les clôtures délimitant la zone, bien que sectionnées par les habitants en plusieurs points pour permettre d'autres accès que l'unique entrée officielle, confinent symboliquement les jeunes dans l'espace domestique et dans les rues de la zone.

Les données statistiques ne laissent aucun doute sur la segmentation des populations en présence à *İstasyon Mahallesi*. L'usage d'Internet, par exemple, est très largement marginal à l'intérieur de la cité (**figure 10**). Et en ce qui concerne la fréquentation du centre commercial le plus proche, elle est nettement supérieure à l'extérieur de la cité qu'à l'intérieur malgré la mise en place d'une navette gratuite par diverses grandes enseignes commerciales (**figure 11**).

Figure 10 : Usages d'Internet

Internet	İstasyon Mahallesi	
	Intérieur de la cité de <i>Bezirganbahçe</i>	Extérieur de la cité de <i>Bezirganbahçe</i>
Non utilisateur d'Internet	37,9	12,9
Usage au moins occasionnel	62,1	87,1
Total	100,0	100,0

Figure 11 : Déplacements vers le centre commercial le plus proche (Carousel à *Bakırköy*),

Au moins une fois dans l'année.	İstasyon Mahallesi	
	Intérieur de la cité de <i>Bezirganbahçe</i>	Extérieur de la cité de <i>Bezirganbahçe</i>
Non	72,4	54,0
Oui	27,6	46,0
Total	100,0	100,0

Au-delà des différences des niveaux socio-économique (celui des familles qui ont été déplacées est particulièrement faible), on est très nettement en présence de deux modes de vie familiaux complètement opposés au sein même d'*İstasyon Mahallesi* : deux types de populations qui se côtoient quotidiennement mais se replient sur elles-mêmes. Elles s'ignorent. Et ce repli est à lier à des crispations communautaires.

Trois replis liés à trois temporalités résidentielles ?

Si les raisons du repli des jeunes sont différentes pour chaque « quartier » étudié, elles ne sont pas pour autant complètement contingentes. Nous sommes portés à penser que les formes que prennent ces replis seraient étroitement liées à la diversité des temporalités que peuvent susciter les histoires résidentielles des jeunes. En effet, si le repli décrit à *Tarlabaşı* peut être qualifié de sécuritaire, n'est-ce pas une façon de se projeter mentalement dans un avenir résidentiel (qui ne peut être qu'ailleurs et meilleur) afin qu'il adienne ? Si le repli décrit à *Gazi* peut être qualifié de fondateur, n'est-il pas une façon manifeste de construire le présent du « quartier » ? Si le repli décrit à *İstasyon Mahallesi* peut être qualifié de communautaire, n'est-ce pas le signe d'une insatisfaction résidentielle traduisant une aspiration nostalgique à revenir vivre sur les territoires du passé ?

Notre enquête révèle qu'à *Tarlabaşı*, les jeunes y sont plus souvent nés ailleurs qu'à Istanbul (**figure 12**), qu'ils y sont moins souvent scolarisés (**figure 13**), que le nombre de foyers locataires y est plus important – ainsi que, très vraisemblablement, le nombre de foyers ni locataire ni propriétaire, à savoir squatteur – (**figure 14**). En outre, les parents bénéficiant

d'une sécurité sociale y sont plus rares (**figure 15**). En bref, la précarité socio-économique, scolaire et résidentielle est plus grande à *Tarlabaşı*.

Figure 12 : Lieu de naissance

Lieu de naissance	Tarlabaşı	Gazi	İstasyon Mahallesi
Istanbul	41,8	55,6	54,9
Autre lieu de naissance	58,2	44,4	45,1
Total	100	100	100,0

Figure 13 : Scolarisation

Scolarisation	Tarlabaşı	Gazi	İstasyon Mahallesi
Oui, je vais à l'école (ou en apprentissage)	28,6	37,9	41,8
Non, je ne vais pas à l'école	65,6	50,5	49,0
Je suis inscrit à un enseignement ouvert (université populaire)	1,9	5,6	5,2
Je suis en prépa (cours privés de préparation à l'entrée à l'université)	3,9	5,1	3,9
Autre	0	0,9	0
Total	100	100	100

Figure 14 : Statut résidentiel

Le logement où tu vis appartient-il à ta famille ?	Tarlabaşı	Gazi	İstasyon Mahallesi
Oui, nous sommes propriétaires	64,1	71,5	47,4
Non, nous sommes locataires	34	25,7	48,7
Non, nous occupons la maison d'amis sans payer de loyer (+ autre / ne sait pas)	2	2,8	3,9
Total	100	100	100

Figure 15 : Sécurité sociale

Ton père bénéficie-t-il d'une sécurité sociale ?	Tarlabaşı	Gazi	İstasyon Mahallesi
Oui	49	74,8	73,9
Non Incluant : « mon père est bénéficiaire de la carte	48,3	23,8	23,5

verte » (certificat de pauvreté, donnant accès à quelques soins).			
Je ne sais pas	2,6	1,4	2,6
Total	100	100	100

Ainsi, quand ils habitent à *Tarlabaşı*, les jeunes sont plus souvent issus d'une migration récente (figure 16) et présentent une plus forte probabilité de mobilité résidentielle imminente si l'on en juge par le peu d'investissement dont le « quartier » fait l'objet par ceux qui y résident. Jean-François Pérouse (2009) a été amené à parler de *territoire de transit*, tant le turn-over résidentiel y semble important.

Figure 16 : Ancienneté à Istanbul.

Nombre d'années passées à İstanbul (en%)	Tarlabaşı	Gazi	İstasyon mahallesi
Moins de 5 ans	19,0	5,6	8,5
Plus de 5 ans mais moins de 10 ans	22,2	10,3	9,8
10 ans et +	58,8	84,1	81,7
Total	100,0	100,0	100,0

En effet, les populations vivant à *Tarlabaşı* font rarement le projet d'y demeurer durablement, ce que l'on comprend à travers plusieurs déclarations de jeunes :

« En fait, je ne suis pas satisfait de vivre à Tarlabaşı ; parce qu'il semble qu'à chaque fois qu'un drame se produit, c'est toujours ici. » (Garçon, 21 ans) « Ma famille et tous les miens, on est content de vivre ici. Mais parce qu'on est confronté en permanence à des affrontements, je ne veux plus rester » (Garçon, 15 ans).

Un ancien résident de *Tarlabaşı*, revenu pour rendre visite à ses connaissances au moment de nos entretiens déclare encore :

« A Tarlabaşı, on dit que c'est le Texas. On dit que c'est le lieu des trafics et des activités illégales. Autrefois je ne me sentais pas bien. Quand on se promenait dans la rue la nuit on se faisait ramasser et emmener au poste de police ou bien quand on candidatait à un emploi et qu'à la question "où habitez vous?" on répondait "Tarlabaşı", on nous regardait de travers rien qu'en prononçant ce mot. C'est pourquoi j'ai déménagé et quitté le quartier ». (Garçon, 24 ans)

Même si le poids de la culture patriarcale traditionnelle dans une société musulmane peut être invoqué pour comprendre le repli (que nous avons dit plus particulièrement féminin) sur les espaces domestiques ou très proches du domicile, il apparaît, à l'aune de l'histoire résidentielle des familles, que cette explication semble insuffisante pour décrire et comprendre la réalité des pratiques socio-spatiales des jeunes. Une jeune fille dit :

« Par exemple à Kirağaç, je travaillais et parfois je rentrais chez moi vers minuit. Mes parents ne disaient rien parce que là-bas il n'y avait pas de telles choses. Mais, ici, ils ne me permettraient jamais d'aller travailler. » (fille, 18 ans)

Si *Tarlabaşı* n'est pas *stricto sensu* un territoire-prison on peut parler de territoire « par défaut » qu'on occupe faute de mieux, pendant une période « de transit », dans l'attente de le fuir complètement. *Tarlabaşı* est un territoire incubateur de projets dans « l'ailleurs ». C'est de là que se prépare une mobilité résidentielle en vue d'une amélioration des conditions de vie des ménages en situation de précarité, et corrélativement, des conditions de leur sécurité. Le repli sécuritaire observé à *Tarlabaşı* ne traduit-il pas un défaitisme qui tiendrait à l'aspiration des familles à un avenir résidentiel nécessairement ailleurs et meilleur ?

C'est exactement l'inverse qui semble se produire à *Gazi*. Nous y avons qualifié le repli des jeunes d'identitaire. Il leur permet d'exprimer une unité et d'accroître une solidarité. Le territoire y est revendiqué avec une certaine fierté. La défense du « quartier » vise à contester la stigmatisation dans un vaste « jeu d'étiquetage »¹⁵. On est dans la construction d'un présent. Le terme repli est ici à entendre au sens de « serrer les rangs » dans une démarche militante.

Cette forme constructrice du repli des jeunes est vraisemblablement permise par la relative stabilité résidentielle des foyers à *Gazi*. En effet, d'après Jean-François Pérouse [2004], à partir de 1985, les migrants récents (moins de 5 ans) n'ont plus constitué la majorité de la population suite au ralentissement du turn-over résidentiel. On peut associer le repli observé à une construction identitaire dans *l'ici et maintenant*. Il n'est pas le signe d'une mobilité résidentielle ni passée ni future mais peut être compris comme fondateur d'un territoire présent.

Quant au « quartier » d'*Istasyon Mahallesi* nous y avons décrit le repli des jeunes de communautaire. Ce « quartier » se présente comme une mosaïque de territoires où l'histoire des vagues de peuplement successives peut aisément se lire dans l'espace, chaque vague s'étant traduite par l'occupation de portions d'espace clairement délimitées. Les derniers arrivés sont logés dans un ensemble de tours sur lequel se focalise la stigmatisation, comme nous le confirme le slogan *Â bas le PKK*, tagué sur un mur.

A l'intérieur de cette zone d'habitat social (*Bezirganbahçe*), les jeunes ne manifestent guère d'appropriation territoriale ni de la zone résidentielle ni de l'ensemble du « quartier ». Ce qui domine dans les cartes mentales, ce sont les formes écrasantes des « blocs », symboles d'une architecture jugée disproportionnée et peu humaine¹⁶. Les nouveaux venus se sentent encore étrangers à leur environnement proche qu'ils considèrent pour la plupart comme un environnement où ils ont été contraints de s'installer, au prix d'un arrachement douloureux d'*Ayazma*, un habitat, certes insalubre mais auto-construit, qu'ils ont tendance à associer à un « paradis perdu ». Une jeune fille interrogée sur ses pratiques de déplacement indique, par exemple, que ses trajets à *Ayazma* sont sa seule occasion de prendre le bus, tel un pèlerinage vers un lieu de mémoire. Sur les cartes mentales, il est célébré comme un habitat individuel, familial et à échelle humaine. A cet égard, certains jeunes ont représenté *Ayazma* comme le « quartier » où ils vivaient, en lieu et place de *Bezirganbahçe*, alors qu'ils l'avaient quitté depuis au moins un an. Tout se passe comme si la seule figure acceptable du « quartier » (et

¹⁵ « Les mots de la ville participent à un jeu d'étiquetage qui, en fixant, en ancrant au moins pour un temps – mais rarement de manière éphémère – un ensemble de significations d'ordre spatial et/ou social, classent des lieux ou des groupes. Ils les tiennent à distance (...) ou ils les excluent, métaphoriquement ou littéralement ». (Depaule, 2006)

¹⁶ L'identification opérée dans le discours officiellement tenu sur la *Régénération Urbaine (Kentsel Dönüşüm)* entre immeubles collectifs et « modernité urbaine » n'est, semble-t-il, pas intégrée par les jeunes.

pouvant être l'objet d'une identification) était *Ayazma*, avec ses arbres et sa fontaine¹⁷. A *İstasyon Mahallesi*, l'histoire résidentielle semble donc être un élément significativement explicatif de l'expérience spatiale observée. On est en présence d'un repli imaginaire sur les territoires du passé d'une population assignée à résider dans des tours impliquant un mode de vie urbain qui leur est étranger.

Quant aux jeunes issus des zones plus anciennement urbanisées d'*İstasyon Mahallesi*, l'espace ne fait plus autant territoire qu'avant, à regret, là encore. Par conséquent, le caractère conflictuel du repli communautaire décrit peut se comprendre dans l'impuissance des jeunes à remonter le temps, condamnés qu'ils sont à faire le deuil de leurs années passées. Ce type de repli avait déjà été observé par Norbert Elias¹⁸ dans un contexte similaire de migration forcée au cours de la seconde guerre mondiale en Angleterre (à ceci près que les familles ouvrières nouvellement venues et stigmatisées sont urbaines et les familles ouvrières résidentes de longue date sont rurales). En somme, la mobilité résidentielle forcée – de certains – a suscité une crispation – de tous – constituant une forme de résistance aux changements récents.

Conclusion

La mégapole d'Istanbul relevant d'une position moyenne entre le modèle de la ville centripète et le modèle de la ville centrifuge, « quartiers populaires » et « quartiers riches » sont présents aussi bien sur la rive européenne que sur la rive asiatique, aussi bien en périphérie urbaine que dans les centres. Nous avons été amenés à montrer que les jeunes défavorisées sont dotées d'inégaux potentiels d'accès selon que leur situation résidentielle dans l'espace urbain est centrale ou périphérique. Pourtant, quels que soient leurs potentiels de mobilité, les jeunes semblent se refermer sur leurs « quartiers » dans un même mouvement de repli, comme s'ils ne se sentaient pas assez légitimes pour explorer l'espace urbain. Ce premier résultat a eu le mérite de montrer que l'approche en termes de *capitiaux* ne peut qu'imparfaitement produire une explication des faits.

Afin d'accéder à une compréhension plus fine des pratiques socio-spatiales effectives des jeunes précaires, nous n'avons pas pu considérer la population dans son ensemble car elle est loin d'être homogène. Il nous a été indispensable de considérer les trois « quartiers » étudiés dans leur singularité, parfois même, de distinguer en leurs seins différentes sous populations. Notre enquête nous a invité à replacer les usages de l'espace urbain dans la temporalité de l'histoire de vie des jeunes, et partant, dans leur histoire résidentielle récente.

En définitive, être concerné par l'épreuve que constitue la mobilité résidentielle vers la mégapole vient questionner certitudes et habitudes et pousse au repli face à la stigmatisation. Mais la stabilité résidentielle, la mobilité future et espérée ou la mobilité passée et contrainte font surgir des rapports distincts au « quartier » actuellement occupé et diversifient les représentations que les jeunes s'en font. Une chose est d'habiter actuellement un « quartier » où l'on a vécu son enfance et dont on voudrait bien pouvoir être fier : à *Gazi*, on vit le territoire de manière constructive, au présent. Une autre est d'avoir quitté un « quartier » auquel on était attaché pour un autre, doté d'un cadre de socialisation et d'un environnement

¹⁷ Constat fait par Jean-François Pérouse.

¹⁸ « Plus de cent Londoniens vinrent grossir la petite communauté de Winston Parva. (...) [Leurs difficultés d'intégration] étaient le corollaire normal d'un processus au cours duquel deux groupes naguère indépendants étaient devenus interdépendants. (...) Les 'villageois' serrèrent donc les rangs contre les nouveaux, les exclurent de tout poste de pouvoir social dans la vie politique locale, dans les associations de bénévoles comme dans toutes les associations où ils avaient une influence prépondérante » (p 109-113).

physique dissemblables, vécus comme hostiles, dans lesquels on se sent étranger et indésirable : à *Istasyon Mahallesi*, on cultive le souvenir de territoires passés. Et c'est encore autre chose que de considérer son habitat actuel comme inacceptable donc transitoire et provisoire et de s'attendre à une mobilité résidentielle plus ou moins imminente : à *Tarlabaşı*, on place l'espoir dans des territoires autres, qu'on conjugue au futur.

Nous avons pensé, en première analyse, que la mobilité quotidienne des jeunes de *Tarlabaşı*, *Gazi et Istasyon Mahallesi*, étonnamment restreinte (en nombre d'occasions) et limitée (spatialement), pouvait tenir à une commune précarité économique ou sociale ou à un même déficit en termes de « potentiels de déplacement ». Notre objet n'était pas de nier ces carences objectives. Mais à l'issue de notre analyse faisant appel à des données plus compréhensives, nous sommes enclins à davantage relier cette faible mobilité quotidienne aux particularités des histoires résidentielles des jeunes. D'un point de vue méthodologique, nous retenons l'importance de diversifier les focales d'observation afin que l'appréhension des faits soit plus complète et nuancée.